

COLLECTION **LA CHAIR ET LE SOUFFLE** DIRIGÉE PAR LYTTA BASSET

# Langue de bois et parole en or

SOUS LA DIRECTION DE **Sylvie Barnay**



**Lytta Basset • Gabriel Ringlet • Colette Nys-Mazure...**

NOVALIS



LABOR ET FIDES

## La promesse entre langue de bois et parole en or

Félix Moser

Né à Berne (Suisse) en 1953, Félix Moser a été pasteur dans l'Église réformée de France puis dans l'Église réformée évangélique neuchâteloise. Parallèlement et en confrontation avec ce travail de terrain, il a rédigé et publié une thèse de doctorat intitulée *Les croyants non pratiquants* (Genève, Labor et Fides, 1999). Il a été nommé maître d'enseignement et de recherche en 1996 à Genève, puis professeur de théologie pratique en 2004 à l'Université de Neuchâtel. En plus de plusieurs articles et ouvrages collectifs, il a publié *Se donner à quoi bon ?* (Grolley, Éd. de l'Hèbe, 2004) et *Qui ose se dire chrétien ?* (Grolley, Éd. de l'Hèbe, 2006).

Parmi les sujets qui fâchent : les promesses non tenues. Elles apparaissent comme des vœux pieux. Prises à la légère et lestées du poids de leur engagement, elles deviennent des promesses en l'air. Elles provoquent déception, amertume et rancœur. Elles font souffler un vent de méfiance, méfiance qui jaillit plus rapidement que la construction de la confiance patiemment acquise. Heureusement, il existe aussi des promesses sincères et vraies, qui impliquent un véritable engagement et qui sont appelées à se concrétiser. Elles deviennent des bénédictions qui suscitent la confiance.

Dans cet article, nous tentons de découvrir comment la promesse peut quitter le domaine de la langue de bois pour rejoindre celui de la parole en or. Mais le sentier est peu balisé et guère facile. En effet, l'enchevêtrement des malentendus, les pressions que les promesses font parfois subir, ainsi que les attentes démesurées qu'elles suscitent souvent, nécessitent un long travail spirituel. Seul ce dernier peut conduire vers une promesse assumée et véridique. Toute promesse authentique exige persévérance et patience, puisqu'elle demande à celui qui l'émet une écoute de sa vie intérieure et une prise de conscience d'une manière de parler qui assume son dire. Les lignes qui suivent tracent un chemin pour nous aider à faire de nos promesses des pépites d'or qui suscitent l'espérance.

Mais qu'est-ce qui fait qu'une promesse est perçue comme porteuse de confiance et d'espoir, et non comme une promesse en l'air ? Pour répondre à cette question, nous examinerons le monde politique qui offre un lieu d'observation privilégié même si, il faut le noter, la promesse en l'air peut concerner n'importe quel domaine de la vie en société. Ces constatations nous conduiront à mettre en évidence quelques notions permettant de mieux cerner la promesse, son rôle et ses exigences.

### La promesse, la langue de bois et le monde politique

Ce n'est pas un hasard si une histoire de la langue de bois s'ouvre précisément sur un discours de Valéry Giscard d'Estaing mettant en cause les promesses de ses prédécesseurs : « Vous avez entendu beaucoup de promesses [...] tentantes. Peuvent-elles être tenues ? J'ai le devoir de vous prévenir de manière que vous ne puissiez pas dire plus tard que vous avez été trompés. L'économie va mieux, mais elle est encore fragile. Le choc que lui causerait l'application massive de ces promesses la précipiterait à nouveau dans la crise<sup>1</sup>. » Ce qui est reproché ici, ce n'est pas d'annoncer un avenir meilleur, mais de le promettre à l'aide de chèques sans provision. La parole des politiciens ne pourra pas être tenue, et en ce sens elle appartient à la sphère des discours liés à la langue de bois. Nous pouvons déceler différentes caractéristiques à ce type de discours.

Une promesse en l'air se caractérise d'abord par un grand degré de généralité. Elle puise dans les aspirations légitimes des auditeurs et les expriment en termes vagues et généraux. Ces « mots valises » permettent à chacun de mettre dans le propos tenu une parcelle d'espoir. Qui en effet n'aspire pas au plein emploi, à la baisse du chômage ou à une planète habitable pour tous ? La promesse en l'air se caractérise ensuite par son manque de transparence. Elle est indirecte tant dans ses visées que dans ses polémiques. Elle est préoccupée davantage par l'image positive qu'elle donne et l'assentiment provoqué chez autrui que par la quête de la vérité. Par leurs propos, les politiciens cherchent d'abord à mobiliser des électeurs plutôt qu'à mettre en pratique leurs

---

1. Christian Delporte, *Une histoire de la langue de bois*, Paris, Flammarion, 2009, p. 7.

dières. Dans ce type de discours, l'intérêt se porte moins sur l'objet analysé que sur la nécessité de séduire et de convaincre un public le plus large possible.

Mais il vaut la peine de noter une évolution dans les discours des politiciens. Et la citation de Valéry Giscard d'Estaing en est un exemple : elle associe promesse à non vérité et non réalisation. Cette façon de parler est devenue une sorte de lieu commun et un moyen de disqualifier l'adversaire. Pour prévenir cette critique de la promesse comme mensonge, les politiques utilisent aujourd'hui une autre stratégie manipulatrice. Conscients de la disqualification de l'acte de promettre chez nos contemporains, ils ont recours à un vocabulaire pseudo rationnel. Ainsi ils se hasardent carrément à annoncer des résultats ! Pour garantir en quelque sorte la bonne foi de celui ou celle qui émet une promesse, ils se portent garants de la réalisation de ce qui est dit. Ils disent vouloir et devoir parler vrai. Et pour le prouver, ils décrètent des feuilles de route. En effet, pour prouver leur sincérité et la véracité de leurs propos, ils disent souhaiter plus tard être jugés sur pièces.

Mais ce nouveau discours sur la promesse tombe à son tour dans le piège de la langue de bois. En effet, agissant ainsi, les politiques se portent garants de quelque chose qui, par nature, ne peut être garanti : un accomplissement certain dans le futur. Or, l'avenir n'appartient pas aux prévisions. Au contraire, il demeure une quête et un espoir, en décalage avec le présent. Que serait le monde, si la mesure n'était que ce que nous pouvons faire et accomplir à coup sûr ? Il serait totalement prévisible, sans surprise ; l'avenir basculerait dans une société terne, triste et sans aventure.

Ce détour par la langue de bois des politiciens nous a fait mettre le doigt sur des aspects dont la promesse se nourrit : une aspiration à un monde meilleur, et donc à une vision du futur qui dépasse les difficultés et qui guérit les souffrances du passé. Le détour par la langue de bois provoque un effet de loupe. Il met en évidence en les grossissant les éléments indispensables de l'acte de promettre. La promesse se nourrit d'une aspiration à un monde meilleur qui engage la sincérité de celui qui la prononce, car elle vise à répondre à cette attente. Examinons plus en détail les différentes facettes de l'acte de promettre.

### La promesse comme expression d'une aspiration ou d'une attente

La promesse décrit la réalité non pas telle qu'elle est vécue, mais telle qu'elle est espérée. Elle est par nature liée au futur. En un certain sens, toute promesse promet l'impossible, car nul être humain n'est maître de l'avenir. Ne pas prendre en compte cette donne de la limite humaine peut conduire à un enfermement moral destructeur; une pression émotionnelle et affective forte liée à un contexte particulier peut conduire une personne à émettre une promesse qui la dépasse complètement et qui pour cette raison la détruira. Un exemple frappant de cette destruction provoquée par une promesse absolutisée est donné dans le roman très sombre mais d'une grande justesse psychologique de Friedrich Dürrenmatt intitulé précisément *La promesse*<sup>2</sup>. Le personnage central du roman, un inspecteur nommé Matthieu, promet à une mère, dont on vient d'assassiner la petite fille, de retrouver l'assassin. Cet engagement ne pourra pas se réaliser en raison de la mort accidentelle du meurtrier. Et Matthieu va littéralement se consumer, succombant à la maladie alcoolique et à la folie. Dans cette fiction romanesque, la promesse a entraîné un surinvestissement affectif, et sa non réalisation, bien que tributaire de circonstances indépendantes de la volonté de son auteur, a provoqué l'effondrement psychique et physique de celui-ci. Il faut donc reconnaître qu'il est des promesses qui sont mises à mal par les circonstances. Dans un quotidien devenu insupportable, il est parfois difficile pour un couple de tenir l'engagement de rester à vie ensemble.

Les limites évoquées ci-dessus n'entachent cependant pas le rôle positif de la promesse. Bien comprise, la promesse ouvre un espace de confiance. Même si rien ni personne ne peut garantir sa réalisation, elle comble un besoin légitime d'assurance. Une mère ou un père de famille qui promet à son enfant de l'accompagner pour son premier jour à l'école lui donne de la sécurité pour affronter l'avenir. En ce sens, la promesse produit un effet. Et cela nous conduit tout naturellement à la description d'une autre caractéristique de la promesse.

---

2. Friedrich Dürrenmatt, *La Promesse. Requiem pour le roman policier*, trad. A. Guerne, Paris, Albin Michel, 1960.

### La promesse, un acte de langage particulier

La promesse possède une structure de langage qui n'est ni descriptive ni informative. À la différence d'une description qui définit un objet ou une personne et à la différence d'une information qui transmet un savoir, la promesse relève de ce que les linguistes appellent un acte de langage. Cela signifie qu'en s'exprimant, la personne fait quelque chose avec ses mots. Elle cherche à avoir prise sur la réalité par le biais du langage. Dans l'exemple du père ou de la mère ci-dessus, la promesse faite à l'enfant lui donne du courage, le rassure et lui permet de vivre sereinement jusqu'au départ pour le premier jour d'école. En termes techniques, on dira que la promesse procède du langage performatif. Ce type de parole a la valeur d'un acte, qui dans certaines conditions accomplit ce qui est dit.

La promesse se présente comme un cadeau spontané, mais qui prend une forme standardisée et codifiée pour que les personnes puissent l'identifier comme tel. Autrement dit, elle est portée par l'institution du langage et de son fonctionnement ; l'auditeur doit les connaître pour comprendre ce qui se vit au moment de l'expression de la promesse. À la différence de l'ordre qui oblige autrui à faire quelque chose ou de la déclaration qui permet à autrui de faire quelque chose, la promesse pousse à l'action celui-là même qui la prononce. Prenons un exemple trivial. Lorsque je dis « je te promets de venir demain », je m'engage, je m'oblige moi-même à un acte futur. J'accomplis un pacte ; je signe un engagement envers autrui. Remarquons qu'une promesse non tenue n'annule pas l'institution du promettre. Les humains continueront à se faire des promesses, même si j'ai manqué le rendez-vous que j'avais pourtant promis de tenir. En fait, nous continuons d'utiliser ce genre d'acte de parole même si celui-ci nous trompe parfois, tout comme nous continuons d'utiliser l'argent même s'il existe des faux-monnayeurs.

La promesse est un engagement de soi-même à l'égard de quelqu'un d'autre. Elle s'adresse à un destinataire qui est appelé à se situer par rapport à ce qui lui est dit. L'indifférence serait une manière de répondre qui feint d'ignorer la promesse. L'acte de promettre se fait à la première personne du singulier ou du pluriel. Cette remarque grammaticale renvoie à un aspect fondamental de la promesse : elle est liée à un engagement personnel de celui ou de ceux qui parlent. Elle est donc auto-impliquante. Il est évident que si une personne émet

une promesse sans avoir l'intention de la tenir, son dire perd de sa pertinence et n'a plus aucun sens. La promesse présuppose au moins la volonté de tenir parole ; c'est un engagement qui met en jeu la sincérité de celui qui la prononce. C'est la raison pour laquelle nous examinons maintenant cette qualité indispensable à toute promesse.

### La promesse et la sincérité

La sincérité, qui consiste à adhérer à ce que l'on croit vrai et « à se conduire en fonction de cette exigence<sup>3</sup> », apparaît comme un ingrédient indispensable à toute promesse et *a fortiori* à son accomplissement. La sagesse populaire, qui sent plus qu'elle ne raisonne, aura tôt fait de décrier avec raison les propos bavards, non sincères, qui n'affrontent jamais l'épreuve du réel. La même sagesse populaire a raison également de dénoncer les incohérences entre les promesses abusives et leur non réalisation. Je considère comme une évolution heureuse le fait que nous allions vers plus de transparence et de cohérence. La sincérité fait tomber les masques et débusque les fausses promesses. Mais lorsqu'on aborde la thématique de la promesse, force est d'atténuer cet éloge de la sincérité : elle ne suffit pas pour rendre plausible l'acte de promettre et cela pour diverses raisons.

D'abord, la sincérité devient suspecte lorsqu'elle est obligée de se montrer avec ostentation. Protester de sa sincérité provoque un doute chez l'interlocuteur. Les mots de la sincérité « affichée » ressemblent à des nuages qui passent sur le ciel bleu de l'illusion de la transparence. La réalité télévisuelle dévoile cette illusion de la mise en scène de la sincérité et des promesses qui lui sont liées. Car nos interactions sociales restent marquées par des règles de politesse qui protègent la vie intérieure d'un dévoilement total. Un sociologue américain, Erving Goffman<sup>4</sup>, utilise une image parlante pour décrire ces interactions. Il compare la vie à une pièce de théâtre où chacun est appelé à jouer un rôle. Cependant, à la différence de l'acteur, l'être humain dans la vie de tous les jours n'a pas eu le temps d'apprendre son rôle et doit improviser des comportements justificatifs ou

3. Christine Baron et Catherine Doroszczuk (dir.), *La sincérité, l'insolence du cœur*, Paris, Éd. Autrement, coll. « Série Morales », n° 18, 1995, p. 12.

4. Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, trad. A. Kihm, Paris, Éd. de Minuit, coll. « Le sens commun », 1974.

réparateurs. Pour répondre à cette exigence, nous recourons à ce que le sociologue américain appelle des rituels.

Ainsi, lorsque nous disons « cela me ferait très plaisir de te revoir, on se retéléphone », nous sommes dans le contexte d'un rituel de réassurance sociale et pas forcément dans une promesse que nous souhaitons absolument tenir. Or le but de ces minis rituels quotidiens est finalement assez essentiel pour la société. Non seulement il s'agit de faire bonne figure dans les interactions personnelles et de groupe, mais il en va également de la nécessité de ne pas perdre la face et de ne pas la faire perdre à l'autre.

Cette manière de comprendre la vie en société a une conséquence anthropologique : on ne doit pas dissocier totalement la vie intérieure d'un individu et son expression extérieure marquée nécessairement par les conventions et le port d'un certain masque. L'être humain ne ressemble pas à un oignon auquel on pourrait enlever les couches superficielles pour arriver à une sorte de centre. « Les choses vivantes, en contact avec l'air, doivent avoir un épiderme. On ne saurait reprocher à l'épiderme de n'être pas le cœur. Mots et images ressemblent à des coquilles. Ils n'en font pas moins partie de la nature que les substances qu'ils recouvrent. Mais ils parlent mieux à l'œil et s'ouvrent davantage à l'observation<sup>5</sup>. »

Ensuite, la sincérité est une vertu éminemment individuelle. Elle se décline sur le mode de l'expressif<sup>6</sup>. Elle comporte une forte connotation affective qui dit la vérité de l'être dans un instant, en un temps et un lieu déterminés. Or, dans nos mentalités occidentales, sincérité et vérité tendent à se confondre. En effet, la sincérité n'est plus seulement gage de vérité mais elle est aussi devenue norme de vérité. Mais être sincère n'implique pas forcément être dans la vérité, comme

5. Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, t. 1, *Les relations en public*, trad. A. Kihm, Paris, Éd. de Minuit, 1973, p. 7.

6. L'expressif fait partie des actes de langage appelés justement actes, car par le mot on peut (ou on cherche à) infléchir la réalité et la perception qu'a autrui de la réalité. Comme son nom l'indique, l'expressif permet de dire ses sentiments, son état d'esprit. Dans l'exemple suivant, on mesure comment l'expressif peut infléchir une situation. En disant « j'ai très mal à la tête », l'interlocuteur empathique peut répondre : « Veux-tu que nous renoncions à aller au cinéma ce soir ? » Pour une énumération et une explication des différents actes de langage, voir John R. Searle, *Sens et expression. Études de théorie des actes du langage*, trad. J. Proust, Paris, Éd. de Minuit, 1982 (1979), p. 39-100.

l'attestent les réalités conflictuelles. Je peux sincèrement me tromper sur les intentions d'autrui et mal entendre ce qu'il a voulu dire. Dans le mouvement de la sincérité, l'émetteur du message et le message se confondent, la communication alors se brouille.

Cette confusion touche directement la promesse, car par nature elle doit affronter l'épreuve de la durée. La promesse implique un engagement que l'on peut définir comme le lieu de l'incarnation de la parole donnée. Elle restreint l'espace presque infini de l'être sincère, puisqu'elle implique une décision. Elle présuppose certes la sincérité, mais elle se continue sur le mode de la volonté responsable. Elle mobilise la persévérance : elle a dit oui et est appelée à réaffirmer ce oui ; elle a renoncé et elle est appelée à renouveler ses renoncements.

Enfin, la sincérité n'est pas la vérité pour une raison qui tient aussi à l'essence même de la promesse : elle ne peut jamais embrasser l'entier d'une personne et de ses relations. L'être humain reste une énigme.

### **La promesse, un acte de confiance et de liberté**

La promesse ne peut pas être garantie de façon absolue ni par celui qui l'émet, ni par celui qui la reçoit. Elle est par nature même un pari ouvert sur l'avenir, et cette ouverture la marque du sceau d'une double fragilité. D'une part, la promesse est tributaire des fluctuations des sentiments humains, et d'autre part elle se vit dans une certaine incertitude face à l'avenir. Au vu de ces limites, nous devons reconnaître et accepter que toute promesse (et nous avons déjà émis ce constat plus haut) promet l'impossible. Plus précisément, elle pose l'adéquation entre l'être, le dire et le faire, car elle met en évidence que ce que nous disons et ce que nous faisons ne se recourent pas complètement. Ainsi, toute promesse constate un décalage entre l'intention et son accomplissement. Sans doute la promesse est-elle faite pour être tenue. Et si le futur la dément, eh bien celui qui l'a prononcée est un imprudent ou un imposteur.

Il s'agit donc bien de tendre à la réalisation de nos promesses. Dans les termes qui sont les nôtres, il s'agit de s'engager dans la voie de la sincérité. Mais en même temps, il nous faut reconnaître nos limites. Les croyants, pour bien signifier d'une part leur désir de s'engager sur le chemin de la réalisation et d'autre part leur

impossibilité de maîtriser complètement leurs actes, font appel à une instance tierce, une transcendance. Ils concluent leur promesse par « avec l'aide de Dieu ». Cette mention du besoin de l'aide divine n'est pas qu'un artifice rhétorique : elle constitue indirectement l'aveu que la promesse humaine ne peut être tenue que si Dieu y apporte son appui.

L'acte de promettre ne peut se vivre que dans la confiance en l'avenir. Chercher à imposer une promesse traduit l'illusion d'une quête d'une sécurité totale. Vouloir garantir cette sécurité implique que l'on entre dans le jeu de la violence, de la contrainte et de l'aliénation de la conscience. La promesse, liée à l'exercice de sa propre liberté et de celle d'autrui, s'élabore dans l'acceptation de la non souveraineté et de la non maîtrise. Elle appelle à l'établissement de la confiance réciproque. Malgré les incertitudes liées à l'avenir, celui qui énonce une promesse prend le risque de s'engager. Malgré les variations liées au cœur et aux sentiments, celui qui émet une promesse prend le risque vis-à-vis de lui-même et d'autrui d'engager son être et sa parole.

### La promesse comme parole en or

Le fait d'oser une promesse a des implications dans la vie et le temps qui passe. En effet, promettre est le moyen de dire que, malgré les aléas de l'existence, je peux choisir une ligne de conduite qui oriente ma vie, une sorte de fil rouge qui tisse la trame de mon existence. Ainsi tout être humain est à la fois un être de continuité et un être en devenir. Il se caractérise donc premièrement par une constance, et cela malgré les transformations inévitables. Paul Ricoeur nomme cette caractéristique « la mêmeté<sup>7</sup> ». Par exemple, un chêne se situe dans la continuité du gland qui lui a donné naissance. Une personne âgée est la même que la personne jeune, malgré les transformations de l'âge. Toute identité est donc liée à un invariant qui peut se définir par le caractère d'une personne et cela par analogie avec les caractères d'imprimerie. Le caractère désigne « l'ensemble des dispositions

---

7. Voir Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre : la narration*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais » n° 330, 1990, p. 140-149, 176 ss. et 198.

durables à quoi l'on reconnaît une personne<sup>8</sup>». Il se forge aussi avec nos passions et notre tempérament.

Il s'agit d'accepter cette part de nous-mêmes sans la figer, car notre identité se décline encore sous un autre mode, celui de «l'ip-séité» : cette autre façon de dire l'être humain est indispensable pour vivre sa vie dans la durée. Elle est la part en nous qui permet de rester fidèle à Dieu, à soi-même et aux autres, au cœur des aléas du temps qui passe. Cette permanence se manifeste par excellence dans les relations amicales. Elle donne à l'être humain sa constance et implique un respect de soi et d'autrui quelles que soient les circonstances.

La véritable promesse doit respecter les deux aspects de notre identité décrits ci-dessus. Si elle trahit la mêmeté, c'est-à-dire la personnalité de celui qui l'émet, la promesse risque de sombrer dans la contrainte insupportable. Une illustration tirée du monde de la littérature me semble éclairer ce reniement de la mêmeté. Dans une brève nouvelle, l'écrivain suisse Ramuz met en scène Berthollet qui, après le décès de sa femme, décide d'en finir avec la vie et de se noyer. Il est sauvé de justesse. Un pasteur lui rend visite, l'incite à se confier et surtout l'enjoint de ne plus jamais attenter à ses jours : «“Il vous faudra reprendre votre vie, disait le pasteur. Est-ce dit ? Vous essayerez ?” Berthollet répondit : “C'est dit.” “Il faudra que vous me promettiez autre chose, c'est que vous ne recommencerez plus.” Il parlait à présent avec plus d'insistance, parce que Berthollet hésitait encore devant cette promesse, mais il était tellement brisé et étourdi qu'il n'avait plus sa volonté. Il céda. Il dit : “Je le jure”<sup>9</sup>.» Après un léger mieux, Berthollet plonge à nouveau dans le désespoir le plus profond. Berthollet aimerait «retirer» sa promesse et être délié d'un poids qui augmente encore sa détresse. Il se rend alors chez le successeur de l'ancien pasteur, mais il ne peut avoir un contact. Il repart sans être déchargé de sa promesse et le lendemain : «Il avait sauté du haut des rochers, il avait traversé la croûte de glace, il était resté pris dessous<sup>10</sup>.» Ainsi, la promesse extorquée (qui ne respectait pas la personnalité désespérée de Berthollet) n'a pas pu être tenue, mais de plus elle l'a

8. *Ibid.*, p. 146.

9. Charles Ferdinand Ramuz, «Nouvelles et morceaux (1910) : Berthollet», in *Les belles pages de C.F. Ramuz* choisies et introduites par Emmanuel Buenzod, Lausanne, Éd. Librairie F. Rouge et Cie S.A., 1950, p. 64-74, en particulier p. 69.

10. *Ibid.*, p. 74.

empoisonné d'un remords sans fin. À l'inverse, une promesse qui oublie l'ipséité, c'est-à-dire la réalité des circonstances de la vie, risque de plonger son auteur dans une attitude figée et mortifère, comme nous l'avons constaté en relisant le destin de l'inspecteur Matthieu.

\* \* \*

Comment alors tenir des promesses qui ne nous enferment pas et ne nous écrasent pas ? La réponse tient dans le respect et l'articulation des deux instances que sont la mêmété et l'ispéité. Le cœur de la promesse (sa fidélité) est appelé à être maintenu, par contre les modalités peuvent évoluer. Pour affronter la durée, il est dans la nature de la promesse de demeurer fidèle à ce qui a été dit ainsi que de respecter les transformations de son être propre, de l'être auquel elle s'adresse et des circonstances qui nous lient. Toute promesse, pour demeurer vivante et d'actualité, peut être renouvelée par une reformulation, voire une modification ou un réajustement.

À l'instar du don, dont elle est finalement une des variantes, la promesse tisse du lien et son invariant réside dans la volonté de maintenir ce lien : c'est en ce sens qu'elle est parole en or. Elle consiste bien en un acte qui ouvre sur la réciprocité. Prise comme décision libre, elle appelle aussi celui qui la reçoit à la faire sienne. Ce travail de la promesse entre les êtres les engage à long terme, et les libère des passions et des sentiments éphémères pour les placer dans un horizon d'espérance. Nous sommes des êtres en devenir et « ce que nous sommes n'a pas encore été révélé » (1 Jn 3,2).